

Denis Guénoun

RUTH ÉVEILLÉE

(Nouvelle de l'arbre)

2006-2020

PRÉFACE

Le texte ci-dessous est une tentative de transfert à la scène du livre biblique de Ruth, lu à travers le célèbre poème de Victor Hugo, Booz endormi, qui lui suggère son titre.

Le 30 janvier 2005, j'avais été invité par le pasteur Geoffroy de Turckheim à prononcer une conférence au Foyer de l'âme, église réformée de Paris-Bastille. Dans le cadre d'un cycle consacré aux femmes de la Bible, j'avais choisi la figure de Ruth, l'idée s'étant imposée à la lecture d'un livre que ce même pasteur et ami m'avait offert trois ans plus tôt, lors d'un jour de fête. On pouvait y lire : « Ruth est le seul livre de la Bible où tout se déroule sans que personne ne pèche »¹. Stupéfiante formule, bien propre à hypnotiser immédiatement ma faim d'innocence et de salut – tout comme, ultérieurement, elle ne pouvait que lancer un défi à l'écriture dramatique, tant on a de mal à imaginer spontanément un drame exempt de mal et de faute. Cette exonération est exactement l'objet de la tentative, ou de l'expérience, risquée ici.

Pour préparer ma conférence, je me suis aidé principalement de deux ouvrages savants : le volume consacré à Booz par Michel Grimaud², et le commentaire de Ruth par André Lacocque³ – savoir sans fond, haute pensée. C'est dans ce dernier que j'ai découvert toute la contestation historique et « nationale » qui s'exprime dans le petit livre biblique⁴, sa portée insurrectionnelle et messianique, son énigmatique signification féminine⁵. Le lecteur curieux de ces rapprochements pourra retrouver ci-dessous le texte-source, ainsi que le poème de Hugo⁶. À la fin de l'exposé, Claudie de Turckheim m'a dit : maintenant, il faut en faire un livre. La suggestion est alors restée sans suite.

¹ P. Beauchamp, *Cinquante portraits bibliques*, Seuil 2000, p. 100.

² Michel Grimaud, *Poétique et érudition, microlecture du Booz endormi de Victor Hugo*, *Archives des Lettres modernes* 247, 1991.

³ André Lacocque, *Le Livre de Ruth*, Labor et Fides, « Commentaires de l'Ancien testament » XVII, Genève, 2004.

⁴ *Ruth* serait le seul livre de tout le corpus biblique portant un nom de « Gentil ». Lacocque, *op. cit.*, p. 11.

⁵ « En somme, le livre de Ruth est du début à la fin un livre féminin ». *Ibid.*, p. 15.

⁶ Cf. pp. 34 et 41. Entre la conférence et la pièce, j'ai rencontré fortuitement le somptueux texte de Pierre Michon, « Le ciel est un très grand homme » dont, toute différence d'art mise à part, le lecteur pourra sans peine mesurer la proximité avec certains des motifs traversés ici. Cf. P. Michon, *Corps du roi*, Verdier, 2002.

Un ou deux ans plus tard, Hervé Loichemol, qui dirigeait une compagnie théâtrale installée en Savoie, et qui avait déjà mis en scène certains de mes textes antérieurs⁷, m'a fait connaître son souhait de me demander une pièce, prévue principalement pour deux actrices. Je ne voyais pas du tout comment répondre à cette proposition, jusqu'à ce qu'un jour (ou peut-être une nuit), je repense au scénario de la nouvelle biblique, à laquelle j'avais porté attention, mais sans imaginer le moins du monde la transférer au théâtre. Je lui ai soumis l'idée, qui a rencontré son intérêt. La pièce a donc été créée en 2006 et 2007, à Genève puis en tournée, dans la distribution qui est rappelée ci-dessous p. 46. Elle a, depuis, fait l'objet de plusieurs lectures publiques, par moi-même ou par d'autres, avec divers acteurs et actrices.

C'est une grande joie que de la rendre à nouveau disponible aujourd'hui aux lecteurs – ou aux praticiens de théâtre – qui pourraient souhaiter la découvrir. Outre sa portée spirituelle évidente, cette histoire assume en effet deux régimes de significations marquantes. Le premier concerne sa surprenante dimension féministe : récit d'une alliance entre femmes, après la défection des mâles, et de leur action nourrie par une amitié puissante, résolue, et même féconde – puisque, par leur action combinée, « un fils est né à Noémie⁸ » comme le dit le texte (alors que c'est l'autre femme, Ruth, qui enfante). Cette veine se prolonge jusqu'au cœur de la lignée légendaire, où Ruth s'inscrit dans l'ascendance directe de David, c'est-à-dire du symbole majeur de l'autonomie hébraïque, et par lui, au moins selon Matthieu, dans celle de Jésus (par son père non-paternel, Joseph). Elle donne, me semble-t-il, sa résonance exacte au renversement ici proposé du célébrissime titre hugolien.

Mais un autre aspect accompagne ce féminisme déclaré. Il est souligné dans la réécriture, où résonnent les échos du poème : celui d'une thèse proprement politique, pour nos oreilles d'aujourd'hui, qui proclame la sainteté de l'immigré, ou de l'arrivant. Car Ruth, avant d'être l'ancêtre de David est une Moabite, fille de la terre et du peuple ennemis, intruse et non fille d'Hébreux. Cette surprenante conjonction a valu à ces pages un élan qui me semble aujourd'hui parmi les plus inspirés de tout ce que j'ai pu écrire, et qu'on lit p. 18 : « Que te protège et t'abrite sous ses ailes l'esprit du peuple que tu bénis de ta fuite. » Chaque fois que j'ai eu à entendre, et plus encore à lire en public, cette page, j'avoue avoir été

⁷ *Lettre au directeur du théâtre* (1997), *Scène* (2000), comme il le fera plus tard avec *Le Citoyen* (2012).

⁸ Ci-dessous pp. 31 et 41.

secoué d'un frisson. Il faut dire que, quelques lignes plus haut, le même Booz a déclaré à l'inconnue : « Béni soit le peuple qui est choisi par l'abandonnée, la solitaire. Celle qui n'a plus personne, ni rien. Béni est le peuple qu'elle a élu comme refuge », reformulant ainsi, en termes crus, la doctrine de l'élection.

Féminisme résolu, interprétation non-patriarcale de la filiation, bousculade des repères identitaires, sainteté de l'immigré(e), autant de motifs qui confèrent à la teneur proprement spirituelle de cet écrit biblique une portée complexe – et à sa reprise ci-dessous une part de sa possible utilité.

2008-2019

Pour Geoffroy et Claudie

FIGURES ET VOIX

NOÉMIE

RUTH

BOOZ

UN NARRATEUR⁹

⁹ Il me paraît souhaitable que la distribution, entre hommes et femmes, respecte une sorte d'équilibre tendu dans la différence des sexes. Si une seule personne joue le narrateur, il faudrait donc que ce soit un comédien. Si on choisit d'en solliciter plus d'un (ce qui est tout à fait possible, et sans doute bienvenu pour certaines scènes) il en faudrait un nombre impair : par exemple deux hommes, et une femme, ou trois hommes, et deux femmes, de façon que le nombre de participants à la représentation soit toujours également réparti entre eux et elles. Car avec une ou plusieurs narratrices, par exemple, Booz deviendrait une sorte de roi masculin parmi un peuple de femmes, ce qui surévaluerait son rôle dans l'affaire.

1. (L'UNE RENTRE, L'AUTRE PAS)

NOEMIE

Voici le point où nos routes se séparent.
Les filles, disons-nous adieu.
Mort mon mari, morts mes deux grands fils, mes gaillards,
je n'ai plus rien à faire ici.
Je me sais loin du pays, je sais bien, malgré tout ce temps passé,
malgré vous, malgré la racine qui plonge,
que l'attache est rompue, la terre adverse, rebelle,
– je dois retourner chez les miens.

C'est vrai, la vie était bonne. Belles années, longues.
Après vos épousailles, mes gaillards ici se sentaient chez eux – ils
étaient arrivés si petits. Ici leur demeure, ils n'ont connu rien
d'autre.

Et même mon mari avait creusé sa niche.
Ici, aux champs de Moab, en terre ennemie, où il avait voulu nous
planter, l'irréductible, le maniaque, que rien ne savait
contraindre. Ah, sa manie, son regard de chien qui fouine.

Eh bien : il avait raison. Nous avons vécu.

Dormi dans de bons murs, dans la case fraîche, l'air sain et vif. Bien
mangé. Bien ri, souvent, ah, comme nous avons ri.

C'était beau. J'ai tant aimé cela. J'ai cru finir entre ces mottes, ces
branches croisées, y mourir, y entendre crier vos petits. J'ai cru
oublier ce qui, d'avant, bourgeonnait pourtant dans les replis de
ma patience.

Voilà, c'est fini. Les voilà morts, tous trois. Tous les hommes sont en
allés – et nous, ici, trois piètres veuves,

Qu'attendez vous de moi sur ces terres ? Je suis d'ailleurs, d'après le
fleuve. Le temps n'y a rien fait. Le temps n'y a rien fait, les
années sont dissoutes. Que prétendez-vous ?

Chez moi, on dit que la famine a cessé. Je l'ai entendu : le blé
remonte. Le grand fantaisiste a fini de nous oublier. La terre s'est

remise en couches, les sillons s'ouvrent, et la chair du fond des champs, à nouveau, porte.
Ici les hommes meurent. La récolte est à la peine. Je suis seule. J'ai peur. Je rentre.

Ne dites pas que vous viendrez avec moi, – ah non. Seules ? Sans mari ?
Je suis trop vieille. Je n'aurai plus d'enfants à vous faire épouser. C'est trop tard. Le temps des enfants est passé.
Et même : si j'avais des enfants aujourd'hui (si je rencontrais un homme, mettons, si je lui donnais des enfants, tu parles, et que ce soient deux garçons, et qu'ils vivent, et qu'ils poussent) les attendrez-vous qui aient poussé afin qu'ils vous épousent ? Vingt ans ? Voudraient-ils de vous, même ? Allons, les filles, ce n'est pas ainsi que l'on pense, ni que la vie se trame, allons.
Vous seriez seules, déjà veuves, pas toutes jeunes, et il faudrait trouver du gaillard, frais, qui vous pêche ? Ça n'ira pas !
Croyez Noémie. Je vous ai toujours conseillées. Je vous aime.
Il faut rester ici. Retrouver des hommes, reprendre le fil. Votre route n'est pas la mienne. Il ne faut pas me suivre. Il ne faut pas venir là-bas. Chez les miens. Les Hébreux.

NARRATEUR, *en femme, en Orpah*¹⁰

Une des brus, Orpah, s'attache aux vêtements de Noémie. Elle crie, frappe des bras, fait des tours sur elle-même, soulève ses cheveux.
Elle dit : nous ne voulons pas
(elle crie : nous ne voulons pas, en tirant sur les mots, en allongeant les syllabes, nous ne voulons pas) te quitter.

NOÉMIE, *calme, déductive*

Mes chéries. Mes canetons – virgule, posée – mes bébés – point.
On va cesser de dire de grosses âneries, et mes chéries s'en vont retourner chacune à la maison de vot' mère.
Que diraient-elles, vos mères ? Elles ont droit à leurs filles. Donnez-leur des petits. En nombre, des couvées.

¹⁰ Il est important, à mes yeux, que l'acteur soit habillé ou présenté en Orpah, et cependant parle au début d'Orpah à la troisième personne. C'est l'acteur-narrateur selon Brecht, qui dit « il » en parlant de son rôle – puis y entre.

Et que le grand fantaisiste là-haut montre pour vous autant de bonté que vous en avez montré pour ceux qui sont morts, et pour moi. Votre bonté soit bénie, les filles, pour ces années d’amour. Moi, je ne peux plus rien. Quelque chose, un clapet s’est retourné renversé sur soi dans la machine des heures. Un plateau a fait la bascule. Je glisse sur l’autre pente. L’allégresse s’est convertie en amertume. Je ne veux pas rester ainsi. Je rentre. Pas vous. Ça n’a aucun sens.

NARRATEUR

Sa bru Orpah abonde en larmes, gémit, se convulse. Elles s’étreignent. Orpah s’arrache à l’étreinte, et comme un oiseau pris d’horreur qui siffle et s’échappe, tire de violents coups d’ailes, et s’en va.

...

NOÉMIE, *à l’autre*

– fais comme elle. Suis-la.

NARRATEUR¹¹

Ruth, la bru seconde, reste immobile, le front fermé, ne dit rien. Noémie la baise sur le front, cajole ses cheveux, puis se met en route, dans l’autre sens, l’autre côté, vers l’au-delà du fleuve. Ruth la suit. Noémie se retourne, lui fait des signes avec la main, lui enjoint de s’en aller, dans l’autre sens, vers Orpah, la maison des mères. Ruth s’arrête, quand Noémie s’arrête. La regarde, comme une qui ne comprend pas les mots ni les gestes. Comme une sourde, une sans langue. Noémie repart. Ruth la suit. Plusieurs fois. Noémie essaie de plusieurs tons, comme avec une bête rétive. Ruth la fixe, épaisse, comme un chien, qui suivra. Et encore. Noémie gronde – en elle retentit la rumeur de l’orage, qui par moments ressort, mais à peine, du torse et de la bouche, puis s’assied. Ruth s’assied, à côté d’elle. Pas tout près.

NOEMIE

Tu ne peux pas venir. Le différend est trop ancien.

¹¹ *En revanche, ici, allez savoir pourquoi, je m’imagine plutôt le narrateur en narrateur, qui parle de Ruth plutôt comme d’un tiers, ou d’une tierce.*

Entre ton peuple et mon peuple, toutes ces guerres, qui s'éteignent
puis recommencent ;
les derniers temps sont difficiles, on a répété les interdictions.
Deux ont annoncé que les malheurs viennent de ce que le peuple ne
s'est pas séparé des voisins, comme l'ordre en était donné ;
au contraire les fils du peuple se sont unis
à des Cananéens, Jébuséens,
Ammonites, Moabites,
Amorites, Egyptiens, ont pris leurs filles, mangé leurs habitudes,
coupé leurs règles,
que tout vient de là, famines, désastres,
que les fils du peuple doivent chasser les épouses, d'abord les
Ammonites, les Moabites –
et cela crée un mauvais esprit, tu comprends, une disposition
défavorable.
On prétendra que mes malheurs viennent de là, tu comprends, que mes
hommes sont morts par là,
on ne voudra pas que tu restes à mes côtés, la situation sera très
difficile.
Comprends-tu ?

NARRATEUR

Ruth écoute, et se tait.

NOEMIE

Ils annoncent que dans les livres de la loi, le fait est raconté selon quoi
les fils du peuple, fuyant l'Égypte, ont traversé les champs de
Moab, à l'est du Jourdain, devant Jéricho,
et que Balac, roi de Moab, voyant ce qu'avaient subi les Amorites, a
pris grand peur de l'affluence si nombreuse, a été saisi d'effroi,
et qu'il a dit aux vieux de Madian : cette foule bouffera et ruinera tout
autour de nous, comme le feu brûle l'herbe de la campagne,
et qu'il a convoqué Balaam, le fils, qui commandait au bord de
l'Euphrate,
disant : « un peuple est sorti d'Égypte, couvre tout le pays,
s'installe devant chez moi ; je t'en prie, viens, maudis cet arrivant,
mettons-nous ensemble, et peut-être nous réussirons à le battre, à
le chasser,
car qui tu bénis est béni, et qui tu maudis est maudit »
et même si l'histoire a tourné à notre bénéfice, car le grand visiteur a
visité l'âme de Balaam et l'a déviée,

il reste que Moab a voulu nous chasser, nous refuser l'eau et le pain,
et ils annoncent qu'une malédiction est fixée sur Moab, et Ammon,
et que jamais l'Ammonite ni le Moabite n'entreront dans la
communauté du peuple,
jusqu'à la dixième génération, et pour toujours.
Comprends-tu ?

NARRATEUR

Les yeux de Ruth sont grand ouverts. Fixes, posés sur le visage de
Noémie, sur sa bouche. Elle se tait.

NOEMIE

Et sur l'origine de ton peuple, ton ascendance, l'arbre de Moab,
écoute,
ils disent que Lot avait deux filles. La plus grande fait à l'autre :
« notre père est vieux, il n'y a plus d'homme pour nous.
On le pousse à boire, on va dans sa couche. » Le soir, elles font boire
le père,
la plus grande se couche avec lui, qui ne voit rien, ni qu'elle vient, ni
qu'elle part,
et le jour d'après elle fait à l'autre, : « j'ai dormi avec lui. Ce soir, on
le pousse à boire encore, et tu vas dans sa couche, et ainsi on
porte
sa descendance. »
Et elles refont boire le père, et la jeune se couche avec lui, et lui ne
sait ni qu'elle vient, ni qu'elle s'en va.
Et les deux filles de Lot tombent enceintes de leur père. La plus
grande fait un fils, qu'elle appelle Moab,
la seconde un fils, Ammon,
c'est l'origine des Ammonites, des Moabites, voilà ce qu'ils disent –
comprends-tu ?
– tu ne peux pas venir. Toujours ces guerres sans fin. A peine
éteintes, elles se rallument. La haine et la peur courent. S'ils te
voient, ils te feront du mal. Ils ne te voudront pas. Comprends-
moi, ma fille,
ma très belle, ma bien-aimée,
tu dois retourner chez les tiens. Retrouve Orpah, ta sœur d'épousaille.
Vis. Fais des petits.
Je ne peux plus rien. Mon vent a tourné.
J'ai beaucoup aimé ce temps avec toi. C'est fini. Les hommes sont
morts. Noémie est creuse. Noémie rentre. Laisse-la.

NARRATEUR

Maintenant les yeux de Ruth sont tournés vers le sol. Le silence
s'étire. Toutes deux
laissent rouler le passé dans leurs têtes.

...

Noémie se lève. Elle se met en marche.
Ruth se lève, et la suit.
Alors la voix de Noémie gronde, furieuse, et sort en lourdes vagues du
ventre, et du sein

NOEMIE

Où crois-tu aller, Ruth, la Moabite,
que crois-tu faire sur ce chemin ?

NARRATEUR

Et Ruth la rejoint, lui fait face,
et leurs deux visages se tiennent l'un contre l'autre,
j'ai vu¹² des bêtes à l'attaque, front devant front, des béliers, des
louves, des hyènes
et les dents sortent et les lèvres se froncent
et Ruth ouvre la bouche, et dit

RUTH, *lionne qui rugit, royale, sauvage, fureur sanglante dans les yeux*
ne m'ordonne pas de t'abandonner ! ni de m'écarter de toi !
Où tu vas, j'irai ! Au sol où tu couches, je coucherai !
Ton peuple est mon peuple ! Ton dieu est mon dieu !
Où tu meurs, je meurs. Là, je m'enfonce sous terre.
Qu'arrive le pire,
ou plus que le pire,
si rien d'autre que la mort me sépare de toi.

NARRATEUR

Noémie la regarde, la toise, la pèse,
et reprend la marche, vers le pays des Hébreux.
La Ruth se lève, et la suit.

*

NARRATEUR

Ainsi elles marchent, jusqu'à Bethléem. L'une derrière l'autre,
séparées de quelques pas, muettes.

¹² Le « je » est ici celui du chœur, qui dans la tragédie ne dit pas « nous », mais « je ».

Puis elles arrivent. Les femmes de Bethléem les voient arriver.

NARRATEUR, *en femmes*¹³ *de Bethléem*

Voyez qui arrive, là. On la connaît. Est-ce Naomi, l'ancienne ? Partie, avec son homme et ses fils ?

Partie aux champs de Moab. Là-bas il venait du grain, la terre ici était vaine. Et la voilà !

Elle marche, je¹⁴ ne vois aucun homme.

Elle n'est pas seule. Et cette autre, avec elle ? Je ne la connais pas.

Naomi ? Est-ce toi, Naomi ?

NOEMIE

Ne m'appellez pas Naomi, la Plaisante,
l'Heureuse, la Profuse, la Comblée.

Je suis Mara, l'Amère. Voilà qui je suis.

L'abandonnée, la derelitta, la démunie,
le grand faiseur là-haut m'a laissée,
privée des miens et de tout.

Comblée d'amertume, voilà ce dont il m'a comblée,
m'a tourmentée, fait du mal à profusion, voilà ce dont je suis profuse.

Laissez-moi rentrer, solitaire et sans part au partage,
C'est tout ce à quoi je prétends.

NARRATEUR

Les femmes de Bethléem la laissent passer devant elles.
Et Ruth, inconnue, la suit.

¹³ *L'idéal, évidemment, serait qu'on parvînt à faire quelque chose de ce pluriel.*

¹⁴ *Même remarque que la note 4.*

2. (AU REPAS)

NOEMIE

Nous n'avons rien. Il faut trouver à manger.
Je ne veux rien demander à ces femmes. C'est trop dur.
Après s'être connue fortunée.
Je préfère crever de faim.

RUTH

J'y vais.

NOEMIE

Non. Je t'en prie.

RUTH

Pas auprès d'elles. Je vais glaner, aux champs.
C'est permis ?

NOEMIE

Pour toi, je ne sais pas.

RUTH

Je verrai.

NOEMIE

Tu es en danger. Qui te protégera ?

RUTH

Quelqu'un. Quelque chose. La chance. Je verrai.
Quelqu'un m'acceptera. Je le suivrai.
Je suivrai le sillon que creuse le meilleur visage.
Il y aura bien un visage pour me laisser suivre, et glaner.

*

NARRATEUR

et voici un repas, servi au sol, après un jour de moisson.
On voit là des ouvriers des champs, des servantes. Chacun est recru,
bras, hanches et cuisses. Certains, couchés, attendent les plats.
D'autres rêvent. La terre était généreuse. Dans un coin, peut-être
un enfant souffle-t-il par à-coups une flûte de bois. Le soleil pèse

sur les lointains, s'alourdit et penche. Par moments des éclats sautent entre deux voix, puis s'effilent. La sueur se fond à l'odeur jaune du grain. Le peuple du blé laisse voir ses bras, le mollet des femmes. Tout est torse, bruni, noué. Il y a du vin, des reflets, de l'ambre.

...

Un ouvrier interroge : « Qui est cette femme, là-bas, debout ? – Arrivée ce matin. Veut glaner. Demande un sillon. – D'où ça vient ? D'où ça ressort ? – Moabite. – Elle provoque. Regarde, elle provoque. Une femme debout, là, qui se tient. Ça provoque. Après, viennent les embrouilles, et on dit que c'est nous. On n'a rien fait. On n'est pas allés la chercher. – Laisse-la. – Ça m'excite. Ça m'indispose. Y'a plus rien, là-bas. Et quand il y avait ? J'y suis allé, moi, au milieu des champs, quêter le grain, parmi les femmes ? J'y suis pas allé ! On cherche, et après on nous fait des reproches. Et ce regard ? Tu as vu ce regard ? C'est un regard qu'il faut, ça ? C'est pas juste. Qu'elle aille plus loin. – On attend le maître. Laisse-la. – J'ai rien fait de mal. Je ne suis pas brutal. Je sais me tenir. J'ai la dignité. Mais cette femme, là, debout, avec son air Moabite et sa suffisance muette, ça m'indispose, et je le dis. – Tu l'as dit. »

Arrive le maître, retour de Bethléem. Il s'assoit au milieu. Tous se rapprochent. On commence à servir.
Voici les viandes et les fonds.

BOOZ

Qui est cette femme, là-bas, debout ?

NARRATEUR, *en homme de la moisson*

Une Moabite. Revenue avec Naomi, des champs de Moab. Te souviens-tu de Naomi, la femme d'Elimelek ? Son mari est mort là-bas, et ses deux fils. Elle est rentrée. Celle-ci était avec elle.

On l'a vue arriver ce matin. A demandé : est-ce que je peux glaner, ramasser entre les javelles, derrière les moissonneurs ? De ce matin jusqu'à cette heure elle est restée debout.

Celle-là ne doit pas s'asseoir souvent, à la maison.

BOOZ

Approche.

NARRATEUR

Ruth s'approche.

BOOZ

Ecoute bien, écoute-moi. Ne va pas glaner dans un autre champ.

Seulement celui-ci. Ne t'éloigne pas.

Attache-toi à mes servantes. Suis-les.

Garde les yeux dans le sillon, marche derrière.

Prends ce que tu pourras prendre. Les hommes ne te toucheront pas.

Si tu as soif, vas aux jarres, bois ce que les jeunes auront puisé.

Allez. Mangez, tous, de bon appétit. Mangez.

NARRATEUR

– et on mange.

De la musique vient ¹⁵.

BOOZ *sourit en silence.*

Qu'en penses-tu, l'étrangère ? La soupe est bonne ?

NARRATEUR

Alors Ruth s'approche un peu plus, et se baisse.

RUTH

Pourquoi fais-tu cela ? Pourquoi me distingues-tu ?

BOOZ *poursuit son repas. Puis :*

De quel fils d'Elimelek étais-tu l'épouse ?

RUTH

Kilion.

BOOZ

Assieds-toi. Qu'on lui fasse un peu de place. Prends du pain. Trempe la pitta dans la sauce.

Sais-tu comment était la terre ici, quand Elimelek s'en est allé ?

Sèche, dure, craquelée. Rien n'est venu, les saisons passaient, les années, la terre était comme stupide, hébétée, silencieuse, idiote.

¹⁵ *En aucune façon une musique coulante, bien sûr. Il faut du son un peu aigre, timbré par la matière. Souffle, évidemment. Quelque peau frappée. Pas de corde, si possible, sinon pincée : pas d'harmonie. Seulement le soir, descendu.*

NARRATEUR

Un ouvrier demande, entre ses dents : « Qu'est-ce qu'il fait ? Qu'est-ce qu'il dit ? Qu'est-ce qu'il lui veut, à cette fille ? – Laisse, c'est son affaire. »

BOOZ, *à voix basse*

Il n'y avait que les insectes qui trouvaient leur compte. Elimelek est parti. Beaucoup sont morts, interloqués, regardant le ciel. J'ai vu des femmes sans lait, creuses. Drôle de temps, sais-tu ?

Je sais plus que tu ne penses. On parle, on parle.

NARRATEUR

« – C'est tout de même inattendu. Est-ce que c'est sa fille ? – Comment tu parles ? – Parfois des filles reviennent, d'avant. Je le sais. Et alors, l'instinct remonte. »

NARRATEUR

– et on mange.

BOOZ, *aux autres*

Alors, je vois

que la journée a été bonne. Je le vois

aux plis de votre visage, à votre fatigue, à la taille des sacs.

La douceur nous est revenue. La terre se dépense. Le pays se retrouve, n'est-ce pas ?

L'air est plus doux qui nous caresse. Vous dormirez d'un souffle profond, et quelques anges viendront écheveler vos rêves.

NARRATEUR

« Quand l'instinct remonte, tu protèges. – Qu'est-ce qu'on peut en savoir ? – Parce qu'une bonté comme ça, vers l'étrangère, ça veut une explication. – Peut-être. – Je te le dis. – Ça va, j'ai entendu. »

BOOZ

Béni soit la récolte, la venue des graines, bénissez, n'oubliez pas. Laissez passer la joie du grain qui vous habite et vous roule dans la paille.

Aucun ne touchera cette femme. Aucun. On ne lui manquera pas de respect.

Je la veux respectée comme une des miennes. Servante, femme ou fille. Je le dis de ces lèvres, sur cette main. Vous en répondrez devant moi.

Béni soit le peuple qui est choisi par l'abandonnée, la solitaire. Celle qui n'a plus personne, ni rien. Béni est le peuple qu'elle a élu comme refuge. C'est une grande distinction.

Tu nous fais grand honneur, étrangère. Mets-toi près des moissonneurs. Qu'on lui passe du grain rôti.

Que le Sauveur te comble. Que ta récompense soit pleine. Que la lune t'inonde de son sourire étonné.

NARRATEUR, *en ouvrier*

maître, je sais que je n'ai rien à dire – c'est ton champ, c'est ton grain – je sais que je n'ai rien à dire, mais je ne te comprends pas.

C'est ton champ, ton grain, mais il y a les règles. Ce n'est pas ainsi qu'elles ont été fixées. Je ne veux rien dire, mais cette femme déroge. Maître, je ne te comprends pas.

BOOZ

Celle-ci va glaner derrière vous. Vous la laisserez glaner, derrière vos gerbes. Vous lui parlerez avec décence, et considération.

Et elle pourra glaner aussi entre les gerbes. Derrière, mais sur les côtés aussi. Et vous n'y verrez pas d'obstacle, ni ne lui ferez aucun affront : vous la laisserez glaner son grain, autour, avec bienveillance, le cœur ouvert, et consentant.

Et même, vous tirerez hors des gerbes quelques brassées à laisser tomber. Vous abîmerez un peu votre travail, pour qu'elle en profite. Elle les glanera, et vous ne la repousserez aucunement. Vous serez souriants, approbateurs.

Laissez parler la vieille bonté qui sommeille, tapie dans les recoins du ventre. Laissez faire. Laissez passer l'ancien sourire du peuple. Celui de votre mère, qui vous léchait le cul comme une ourse quand vous grelottiez sous ses dents.

Mange, ma fille, mange. Repais-toi, tu as faim. Il faut manger, pour l'ouvrage. Le jour est long, les blés sont lourds. Mange. Rassasie-toi.

Que te protège et t'abrite sous ses ailes l'esprit du peuple que tu bénis de ta fuite.

NARRATEUR

Et Ruth alla glaner dans le champ jusqu'au soir.

Elle battit ce qu'elle avait glané. Et eut ainsi pour elle environ un epha d'orge, à peu près un grand sac.

*

NARRATEUR

Elle emporte le grain et revient dans la cache.
Noémie l'accueille, voit le sac.

NOEMIE

C'est beaucoup de grain. Où as-tu travaillé ? Chez qui ?
Bienveillant, celui qui t'a voulue. C'est lequel ?

RUTH

Aux champs, j'ai attendu, derrière les ouvriers, on me regardait, on ne
m'a rien dit, ni chassée, ni reçue, je n'avais rien, j'ai attendu,
derrière eux, là, debout.
Le jour a passé. Le maître est venu. Booz. Il m'a donné du travail, un
repas, ce sac. Le grain.

NOEMIE

*Le grand vent qui souffle
là-haut
n'a pas perdu sa chaleur, qui brûle
ou anime les vivants et les morts !¹⁶*

RUTH

Il a dit : reste avec mes serviteurs, jusqu'à la fin du travail, au bout de
la moisson.

NOÉMIE

*Bénie la Route ! Bénie la machination des Cieux !
quelque chose de la grande vérification
ancestrale
descend jusqu'à se combiner à nos petites affaires !*

Il faut que tu restes¹⁷. Parmi les femmes, les servantes. Ne va plus
dans un autre champ. Reste avec elles. Continue de glaner.
Booz est un ancien de la vie, je sais son nom. Un d'avant. Quelque
chose arrive. Quelque chose vient.

¹⁶ Les italiques n'indiquent rien d'autre que le lyrisme d'une sorte de chant, à la manière d'Eschyle, et des autres.

¹⁷ Brusquement, prosaïque.

Elimelek a été en affaire avec lui. Il voyait mes garçons. Un jour ils sont rentrés, ils marchaient ensemble. Je le voyais rire. Booz rit dans les plis de la barbe. Je revois ses joues, les plis des joues. Elimelek ne riait pas souvent. Ils parlaient, tous deux, marchant à vive allure sur le chemin du retour. Les garçons ont couru, et Booz riait.

*Le grand vent là haut se souvient de nous ! etc.*¹⁸

Ne t'éloigne plus d'elles, ma fille. Le temps est plié, ça tourne tu sais, ça tourne.

NARRATEUR

Alors Ruth s'attache aux servantes de Booz, pour glaner jusqu'à la fin des moissons,
moissons des orges, moissons des blés.
Elle habite avec Noémie. Le soir, elles parlent, elles mangent, elles dorment.

¹⁸ Le « etc. » fait partie de la réplique de Noémie.

3. (LA NUIT DANS LES BLES)

NOEMIE

Ma fille, quel est mon devoir,
ma responsabilité, mon obligation ?
Je dois te chercher une sûreté, dans ce pays hostile. La paix te reste
lointaine. Tu es jeune, mille embûches sont semées sur ta voie.
Extérieure, ni parents ni aucun groupe ne te protège. Tu es en danger.
Or,
voici que Booz t'a remarquée, te veut du bien. Il est notre proche,
collatéral à Elimelek, donc à ton mari. Quelque chose là se
présente,
que mon devoir est de ne pas ignorer,
de mettre sous tes yeux.

Ma fille, c'est la fin du jour, la nuit s'apprête, le soir descend.
En ce moment même, à cette heure, Booz vanne le grain, sur l'aire, il
est fatigué, le jour était long, bientôt on verra sa haute silhouette
marcher vers le dîner, puis s'en aller dormir.
Il te faut
te laver, te parfumer. User de ta senteur la plus douce, être fraîche,
propre,
poivrée, avenante. Il te faut prendre
ton manteau – le léger, le soyeux, descendre sur l'aire, ne pas te faire
voir, ni reconnaître,
surtout de lui, avant qu'il finisse de manger, de boire. Quand il ira
coucher, tu dois apprendre le lieu où il couche. Il fera bon, l'air
flottera, léger. Quand tu sauras le lieu, approche, et attends son
sommeil profond, englouti.
Découvre ses jambes, laisse-les découvertes, sous l'air frais.
Couche-toi, à côté. Attends qu'il se réveille. C'est lui qui te dira ce
que tu dois faire. Ecoute. Sa parole est juste. Il dira ce qu'il faut.

RUTH

Je t'ai entendue, Noémie. Tout ce que tu as dit, je vais le faire.
Je vais suivre ce que tu m'indiques. Geste pour geste. Mot pour mot.

NOEMIE

Ce n'est pas moi qui indique. J'écoute aussi.

*

RUTH

Je me lave. Je me parfume. Je m'habille, je mets le manteau.

Je descends sur l'aire. Maintenant le chemin est sombre, il fait nuit.

J'arrive parmi les moissonneurs. Le repas se termine. Je me renseigne.

Booz a mangé, il a bu, son repas est fini, il est allé se coucher.

Où ? Je cherche, je l'apprends. Sur l'aire même, au bord du tas du blé qu'il a battu.

J'attends que les autres s'épuisent, se dispersent. Que l'aire se vide. Le temps est clair, le ciel profond et ouvert.

J'approche doucement de l'homme qui dort. Il dort. J'écoute le souffle, lent et régulier. Ses montées, ses glissades. J'attends encore.

Puis voici que la nuit est creuse, le temps plein, le ciel dépoitraillé.

J'approche un peu plus, et je saisis sans heurt le tissu de sa robe. Je le découvre, peu à peu, laissant ses jambes nues jusqu'en haut, doucement caressées par l'air et la prophétie du temps.

Je m'allonge près de lui. Assez près, mais sans contact. Un peu en contrebas, un peu plus près de ses pieds que de sa tête.

Et

je regarde le ciel, au dessus.

...

NARRATEUR

A quoi pense Ruth, pendant que Booz sommeille ? Nul ne le sait. Comment découvrir les pensées de cette femme ? Elle est là, seule, nul ne la voit. Celui qui sommeille ignore tout de sa présence. Et elle est tissée de légende. Faite de mots, de papier, de narrations transmises d'époque en époque. Comment pénétrer ce qu'elle pense, en cet instant de veille, au côté du dormeur vénérable ?

Un poète s'est posé la question. Il a livré son hypothèse. Comme si le secret de Ruth, et de son œil ouvert au centre de la nuit, recelait

la clé d'une énigme sur quoi le monde doit se pencher, que chacun doit interroger avec beaucoup d'attention.

Selon ce poète, Booz s'est couché, accablé de fatigue. Il a travaillé tout le jour. Puis a fait son lit, à sa place ordinaire, et ce soir là *Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.*

Rien d'inattendu. Le poète suit l'histoire, telle que chacun la connaît, comme nous faisons nous-mêmes depuis un moment, avec soin et attention. Puis, voici qu'il livre un portrait de l'homme assoupi, qui est de son crû. Il l'imagine riche, probe, généreux, et très vieux aussi, ce que l'histoire ne dit pas – mais n'exclut pas cependant.

Le portrait tracé de sa main ferme et vive, il revient à la nuit sur l'aire de battage. Donc *Booz dans la nuit dormait parmi les siens, près des meules qu'on eût prises pour des décombres ; les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres, et ceci se passait dans des temps très anciens.*

Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge ; à ce moment, le poète imagine que Booz, endormi, fait un immense rêve – ce que l'histoire ne dit pas, bien sûr : que pourrions-nous en savoir ? Il suppose que Booz, très âgé (*le chiffre de ses ans a passé quatre vingt*), se rêve une immense descendance : comme un grand chêne, sorti de son ventre, allant jusqu'au ciel bleu ;

et qu'il voit alors *une race y monter comme une longue chaîne ;* avec même un roi, en bas, qui chante, et un dieu, en haut, qui meurt – qui sont ces deux-là ?

Et Booz s'étonne, plus, il se bouleverse, ne pouvant imaginer qu'à son âge une telle descendance lui vienne, alors que sa vieille épouse, stérile, est morte depuis peu, et que lui-même s'apprête à la rejoindre sans tarder. Tout ceci naît de la fantaisie du poète : non seulement qu'il y ait un songe, et ce dont il est fait, ni même l'âge de Booz, dont l'histoire ne dit rien,

mais aussi l'épouse morte sans descendance, depuis peu, et sa propre vieillesse finissante, promise à l'extinction,

mais enfin, le poète fait son œuvre, est attelé à son affaire, son grand récit, c'est naturel. Nous, nous voulions demander

à quoi pense Ruth, sans nous cacher que nous n'en pourrions jamais rien savoir,

découvrir la supposition du poète. Sautons le rêve, revenons au cours de la nuit,

au dormeur, car pendant qu'il sommeille, *Ruth, une Moabite, s'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu, espérant on ne sait quel rayon inconnu, quand viendrait du réveil la lumière subite.*

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle ; Ruth songeait et Booz dormait ; l'herbe était noire ; Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement ;

Une immense bonté tombait du firmament :

C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Le poète a tout interrompu à ce moment de sommeil et de rêverie, qui dans l'histoire se tient

dans un intervalle entre deux phrases,
et dont la légende ne dit rien.

Le poète s'y arrête, stationne, y creuse une demeure,
nous fait entrer dans l'éternité suspendue de cet instant de nuit. A cet instant, tout repose

dans Ur et dans Jérimadeth ;

Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;

Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre

Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

– nous y voilà ! Que se demande Ruth, allongée au côté de Booz dont elle vient de découvrir les jambes

cependant qu'il dort d'un souffle régulier ?

C'est la fin ! c'est à l'extrémité dernière de sa course dans les venelles de mots que le poète choisit

de s'arrêter sur les pensées de Ruth, de se hausser jusqu'à leur énigme !

de soulever le voile légèrement flottant sur l'âme songeuse de la femme éveillée pendant que l'homme à côté dort

d'un sommeil rude et bruyant, animal, battant la nuit de son souffle lent, profond et paisible.

Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,

Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,

Avait, en s'en allant, négligemment jeté

Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

(Oh ! Ruth ne pense pas à l'homme près d'elle qui souffle. Ni à son réveil imminent. A ce qu'il va lui demander, à ce qu'elle va

faire ! A son ardente audace, à ses risques, à la réaction qui s'ensuivra.

Rien de cela. Ruth pense au ciel, en considérant avec attention et soin cette question en effet délicate : quel dieu a laissé traîner au milieu du grand paysage céleste une faucille d'or (d'or, couleur inhabituelle à propos de la lune)

dans le champ des étoiles.

Le point n'est pas avéré. Rien n'atteste le contenu des songeries ou pensées de Ruth à cet instant où le poème suspend l'histoire.

C'est l'hypothèse du poète, seulement.

L'histoire, elle, ne s'immobilise pas en cet instant. Voici la suite.

...

RUTH

L'heure passe, jusqu'au centre de la nuit.

L'homme tremble. Il s'agite.

Il se réveille.

BOOZ

Qui es-tu ?

RUTH

Je suis Ruth, ta servante.

Voici ce que je te dis : étends sur moi ton aile. Tu es mon proche.

Protège-moi. Couvre-moi de ta voilure.

BOOZ

Que fais-tu ? Tu viens ici, à moi, au cœur de la nuit ?

Tu es seule, loin des tiens, de ta demeure,

que dis-tu, Ruth ? Quel est ce chemin sans exemple ?

RUTH

Je dis : ouvre grand sur moi ton élytre.

BOOZ

Tu viens à moi, quand tu t'es gardée de mes serviteurs, qui sont jeunes ?

Pourquoi ? Pourquoi m'as-tu choisi ?

RUTH

Tu es mon proche.

BOOZ

Mesures-tu notre distance ?

RUTH

Je suis à ta merci, sous ta grâce. Je viens sous ta grâce, ton aile. Je te demande ton asile.

Il faut un moment d'interruption.

BOOZ

Sois bénie par la grande fougue des cieux, Ruth, ma fille, ma décidée.
Cette dernière bonté que tu montres
dépasse encore la première. Tu n'as pas cherché les garçons, pauvres
ou riches ? Tu savais pouvoir les trouver. Tu te présentes ici, à
moi ?
N'aies plus peur. Ce que tu diras, mot pour mot, geste pour geste, je le
ferai. La grand'porte de mon peuple t'est ouverte.
Tous savent que tu es une femme de dignité, et de haute élévation.
Sois accueillie. Sois fêtée.

Debout, il marche, il s'agite.

Maintenant, écoute-moi. Il est vrai que je suis ton proche. Mais il en
est un autre, plus proche que moi selon la règle. Je dois aller le
voir, traiter avec lui. Je vais voir quel est son marché.
Reste ici, la nuit. Que personne ne te voie sortir. Dors paisiblement. Je
vais aller à sa rencontre. S'il veut te racheter, qu'il te rachète.
Mais s'il ne veut pas,
je te rachète, moi, selon la mémoire et la leçon du ciel, et te garde pour
la longue route des temps.
Reste couchée, là, jusqu'au matin. Ne te fais voir de personne. Au
matin, sors comme une ombre légère, imprenable. Que nul ne
sache qu'une femme est venue
là, sur l'aire.
Prends ce manteau, tiens le bien. Je te compte six mesures d'orge.
Porte-les vers chez toi.
Que l'ombre des cieux te couvre. Attends-là bas ce que je te ferai dire.
Quelque chose de
bienvenu va peut-être se manigancer.

A nouveau il s'allonge.

RUTH

Je reste là, je me recouche. Me voici étendue, près de lui, à ses pieds.
Plus près des pieds que de la tête.
Les heures passent, la nuit court sur les champs, balaie les boisseaux
et les meules.
Vient le tout petit matin. Je me lève. Je prends le grain, le serre à mon
épaule,
et m'échappe, comme une ombre fuyante, sans que nul ne me voie.
L'homme s'est levé, part vers la ville.
Je chemine, légère, marchant sur l'air et le vent.

*

NOEMIE

Qu'en est-il de toi, ma fille ?

RUTH

Voici, je te raconte tout ce qui a eu lieu.
Voici les faits.

NOÉMIE

Je t'écoute.

RUTH

Je te fais le récit.

NOÉMIE

Je l'entends.

RUTH

Et alors il m'a dit :
ne rentre pas les mains vides chez Noémie,
prends ces mesures de grain,
porte-les lui, vous en avez un grand besoin toutes deux.

NOEMIE

Alors je te dis :
reste ici, ma fille, jusqu'à ce que nous apprenions
comment aboutira l'affaire.
Je connais l'homme. Il ne sera pas tranquille
qu'il n'ait terminé ce négoce
avant la chute du jour.

4. (LE MARCHE AUX PORTES DE LA VILLE)

BOOZ

Salut à toi.

NARRATEUR, *en homme de la ville*

Salut.

BOOZ

On peut parler ?

L'HOMME DE LA VILLE

On parle.

BOOZ

On s'assoit ?

L'HOMME DE LA VILLE

On s'assoit.

BOOZ

J'appelle dix autres.

L'HOMME DE LA VILLE

Appelle.

BOOZ

Vous, venez avec nous.

Nous avons besoin de dix, pour faire l'assemblée.

Viens, toi. Toi, viens aussi, et toi.

Venez, venez. Asseyez-vous. Il en manque. Appelle ton cousin. Tu n'as pas encore un cousin ? Voilà. C'est bien. Encore un.

Le mendiant. Appelle le mendiant. Viens, mendiant, c'est pour l'assemblée.

Voilà. C'est bon. Il y a le nombre. Asseyez-vous tous. Allez. On parle.

Ecoute.

L'HOMME DE LA VILLE

J'écoute.

BOOZ

Naomi est revenue des Champs de Moab.

L'HOMME DE LA VILLE

Naomi ?

BOOZ

Naomi.

Elimelek, notre frère, est mort là-bas.

L'HOMME DE LA VILLE

Bénéissons sa mémoire. Prière ?

BOOZ

Un instant. Ses deux fils sont morts aussi.

L'HOMME DE LA VILLE

Les deux ?

BOOZ

Maalon et Kilion.

L'HOMME DE LA VILLE

Bénéissons leur mémoire. Prière ?

BOOZ

Prière.

L'HOMME DE LA VILLE

Béni soit-il.

BOOZ, *avec les autres*

Béni soit-il.

L'HOMME DE LA VILLE

Béni soit-il.

BOOZ, *avec les autres*

Béni soit-il, béni, béni.

L'HOMME DE LA VILLE

Béni soit-il.

BOOZ, *avec les autres*

Béni, ô béni, béni soit-il.

L'HOMME DE LA VILLE, *avec les autres*

Amin.

BOOZ

Amin.

Naomi vend une parcelle de terre d'Elimelek.

Je viens te le dire. Je te dis d'acheter, en présence de l'assemblée.
Si tu rachètes, rachète.
Si tu ne rachète pas
(s'il ne rachète pas)
dis-le moi, que je le sache. Car après toi personne ne vient,
et moi, je viens après.

L'HOMME DE LA VILLE

Je rachète.

BOOZ

Bon, tu rachètes.
Le jour où tu achètes le champ de la main de Naomi,
c'est aussi la main de Ruth, la Moabite, l'épouse de Kilion, le mort,
que tu rachètes.
Elle est revenue. Elle est là, près d'elle.
Elle est en âge de donner des petits. Donc, avec le champ, tu rachètes
Ruth, l'épouse du mort,
pour maintenir le nom du mort sur le patrimoine.
Donc, tu rachètes, le champ, et Ruth.
Elle fait des enfants, ce sont tes enfants, ils poursuivent la lignée
d'Elimelek sur le champ.

L'Homme réfléchit.

L'HOMME DE LA VILLE

Je ne peux pas racheter.
Rachète, toi.
Rachète-moi le droit de rachat.
Tiens, voilà ma sandale.
Achète toi-même.

BOOZ

Voyez, les autres.
Il me donne sa sandale, je la prends.
Vous voyez ?
Je rachète de la main de Naomi
le champ d'Elimelek,
et tout ce qui était à Elimelek,
et aussi à ses fils Mahlon et Kilion.
Et j'achète ainsi comme épouse Ruth, épouse de Kilion,
afin de maintenir le nom du défunt sur son patrimoine,
et pour que le nom du mort ne soit pas retranché du nom de ses frères,

et de la demeure de son peuple, de son lieu.
Vous êtes témoins, devant nous. Témoinnez.

LES TEMOINS

Témoins, nous sommes témoins.
Que le Saint béni soit-il accorde à la femme qui entre dans ton lit
d'être, comme Rachel et Léa, ouvrière de la Maison du Peuple.
Fais prospérer, fais croître, et qu'on acclame ton nom à Bethléem.
Que, par la semence du Ciel, que tu enfouiras dans cette femme,
ta maison soit la maison de Péretz
que Tamar enfanta de Juda.
Témoins ! Nous sommes témoins !

NARRATEUR

Alors Booz va vers Ruth, et la prend, et elle devient sa femme.
Le grand souffle du ciel lui donne de concevoir un fils, et elle enfante
un fils.
Alors les femmes viennent autour de Noémie, et lui disent :

LES FEMMES

Beni soit le grand Habitant du ciel
qui aujourd'hui ne te laisse plus manquer d'un protecteur pour te
prendre sous son aile,
et dont le nom sera proclamé dans la Maison du Peuple !
Il sera pour toi celui qui fait revenir une âme, qui relance la vie,
il pourvoira pour toi, t'assistera, veillera ta vieillesse,
puisque ta bru qui t'aime, l'aura enfanté ;
Naomi, Naomi ! celle-là vaut mieux pour toi que sept fils. Réjouis-toi,
la comblée, la profuse. Réjouis-toi.

NARRATEUR

Naomi prend l'enfant et le place dans son giron. Elle devient sa
nourrice.
Les voisines lui donnent un nom.
Elles vont autour, et clament :

LES VOISINES

Un fils est né à Naomi ! Naomi a reçu un fils !

NARRATEUR

Et elles l'appellent Obed.

Qui est Obed ? Regardons l'arbre.

Obed est le père de Jessé.

Jessé, celui de l'arbre, est le père de David, roi-poète, faiseur de peuple, grande souche de la Maison.

Péretz a engendré Hezron. Hezron Ram, Ram Aminadab.

Aminadab a engendré Nashon. Nashon Salma, Salma Booz.

Booz a engendré Obed,
de Ruth.

Obed Jessé, et Jessé David,
roi, poète, le cœur du peuple.

D'autres aussi racontent, mais autrement :

David a engendré Salomon,

Salomon, Roboam,

Roboam, Abia,

Abia, Asia,

et ainsi, jusqu'à la déportation de Babylone,

Après la déportation, Jéchonias a engendré Salathiel,

Salathiel, Zorobabel, ainsi jusqu'à Sadok,

et Sadok Akhim,

Akhim, Elioud,

Elioud, Eliazar,

Eliazar, Mathan,

Mathan a engendré Jacob,

Jacob a engendré Joseph, époux de Marie,

de laquelle est né Jésus, que certains veulent appeler Christ.

Selon ces livres, douze générations s'enchaînent d'Abraham à Booz,

l'époux de Ruth, puis deux jusqu'à David,

puis quatorze de David à la déportation,

après quoi quatorze encore de la déportation à la naissance de ce

Jésus,

– à Bethléem aussi.

Mais cette deuxième lignée, certains la croient, pas d'autres.

Telle est l'arbre de Ruth, la Moabite, venue avec Noémie des champs

de Moab jusqu'à Bethléem, qui a donné un aïeul à David, et

(selon certains, pas d'autres) un ancêtre à Jésus.

TOUS

Quelle affaire as-tu racontée ? Quel est ce récit, cette curieuse scène ?

NARRATEUR

L'histoire sans péché.

Où est le pécheur ? Tu cherches. Tu regardes, tous, tu ne trouves personne.

Non pas sans erreur, sans douleur, impeccable, elle a ses morts, sa misère.

La scène dont le diable est absent. La fable sans faute.

La nouvelle de Ruth, venue sur l'aire de battage, la nuit, près de Booz endormi,

et ainsi longuement éveillée, au ventre de la nuit, l'œil ouvert sur les portes du ciel, à fixer la couleur de la lune.

2005-2006

DOSSIER

LE LIVRE DE RUTH (Trad. Martin)¹⁹

1.

1. Or il arriva du temps que les Juges jugeaient, qu'il y eut une famine au pays ; et un homme de Bethléhem de Juda s'en alla, pour demeurer en quelque [lieu du] pays de Moab, lui et sa femme, et ses deux fils.
2. Et le nom de cet homme était Eli-mélec, et le nom de sa femme Nahomi, et les noms de ses deux fils Mahlon et Kiljon, Ephratiens, de Bethléhem de Juda ; et ils vinrent au pays de Moab, et y demeurèrent.
3. Or Eli-mélec, mari de Nahomi, mourut et elle resta avec ses deux fils ;
4. Qui prirent pour eux des femmes Moabites, dont l'une s'appelait Horpa, et l'autre Ruth ; et ils demeurèrent là environ dix ans.
5. Puis ses deux fils Mahlon et Kiljon moururent ; ainsi cette femme demeura là, privée de ses deux fils et de son mari.
6. Depuis elle se leva avec ses belles-filles pour s'en retourner du pays de Moab ; car elle apprit au pays de Moab, que l'Eternel avait visité son peuple, en leur donnant du pain.
7. Ainsi elle partit du lieu où elle avait demeuré, et ses deux belles-filles avec elle, et elles se mirent en chemin pour retourner au pays de Juda.
8. Et Nahomi dit à ses deux belles-filles : Allez, retournez chacune en la maison de sa mère ; l'Eternel vous fasse du bien, comme vous en avez fait à ceux qui sont morts, et à moi.
9. L'Eternel vous fasse trouver du repos à chacune dans la maison de son mari ; et elle les baisa ; mais elles élevèrent leur voix, et pleurèrent.
10. Et lui dirent : Mais [plutôt] nous retournerons avec toi vers ton peuple.
11. Et Nahomi répondit : Retournez-vous-en, mes filles ; pourquoi viendriez-vous avec moi ? Ai-je encore des fils en mon ventre, afin que vous les ayez pour maris ?
12. Retournez-vous-en, mes filles, allez-vous-en ; car je suis trop âgée pour être remariée ; et quand je dirais que j'en aurais quelque espérance, quand

¹⁹ Hugo lit « la bible protestante de Martin » (M. Grimaud, *Poétique et érudition, microlecture du Booz endormi de Victor Hugo, op. cit.*, p. 50, et n. 30 p.154.) [Amsterdam, chez Henry Desbordes, Pierre Mortier, Pierre Brunel, 1707, 2 vol. Bibliothèque de Victor Hugo à Hauteville-House, 2^e étage, B-4. Cf. <http://groupugo.div.jussieu.fr>]

même dès cette nuit je serais avec un mari, et quand même j'aurais enfanté des fils ;

13. Les attendriez-vous jusqu'à ce qu'ils fussent grands ? Différez-vous pour eux d'être remariées ? Non, mes filles ; certes je suis dans une plus grande amertume que vous, parce que la main de l'Eternel s'est déployée contre moi.

14. Alors elles élevèrent leur voix, et pleurèrent encore ; et Horpa baisa sa belle-mère ; mais Ruth resta avec elle.

15. Et [Nahomi lui] dit : Voici, ta belle-soeur s'en est retournée à son peuple et à ses dieux ; retourne-t'en après ta belle-soeur.

16. Mais Ruth répondit : Ne me prie point de te laisser, pour m'éloigner de toi ; car où tu iras, j'irai ; et où tu demeureras, je demeurerai ; ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu.

17. Là où tu mourras, je mourrai, et j'y serai ensevelie. Ainsi me fasse l'Eternel et ainsi y ajoute, qu'il n'y aura que la mort qui me sépare de toi.

18. [Nahomi] donc voyant qu'elle était résolue d'aller avec elle, cessa de lui en parler.

19. Et elles marchèrent toutes deux jusqu'à ce qu'elles vinrent à Bethléhem ; et comme elles furent entrées dans Bethléhem, toute la ville se mit à parler sur son sujet ; [et les femmes] dirent : N'est-ce pas ici Nahomi ?

20. Et elle leur répondit : Ne m'appellez point Nahomi, appelez-moi Mara. Car le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume.

21. Je m'en allai pleine de biens, et l'Eternel me ramène vide. Pourquoi m'appelleriez-vous Nahomi, puisque l'Eternel m'a abattue, et que le Tout-Puissant m'a affligée ?

22. C'est ainsi que s'en retourna Nahomi, et avec elle Ruth la Moabite, sa belle-fille, qui était venue du pays de Moab ; et elles entrèrent dans Bethléhem au commencement de la moisson des orges.

2.

1. Or le mari de Nahomi avait là un parent, homme fort et vaillant, de la famille d'Eli-mélec, qui avait nom Booz.

2. Et Ruth la Moabite dit à Nahomi : Je te prie que j'aïlle aux champs, et je glanerai quelques épis après celui devant lequel j'aurai trouvé grâce. Et elle lui répondit : Va, ma fille.

3. Elle s'en alla donc et entra dans un champ, et glana après les moissonneurs ; et il arriva qu'elle se rencontra dans un champ qui appartenait à Booz, lequel [était] de la famille d'Eli-mélec.

4. Or voici, Booz vint de Bethléhem, et il dit aux moissonneurs : L'Eternel soit avec vous ; et ils lui répondirent : L'Eternel te bénisse.
5. Puis Booz dit à son serviteur qui avait charge sur les moissonneurs : A qui est cette jeune fille ?
6. Et le serviteur qui avait charge sur les moissonneurs, répondit, et dit : C'est une jeune femme Moabite, qui est venue avec Nahomi du pays de Moab.
7. Et elle nous a dit : Je vous prie que je glane, et que j'amasse quelques poignées après les moissonneurs ; étant donc entrée elle est demeurée depuis le matin jusqu'à cette heure. C'est là le peu de temps qu'elle a demeuré en la maison.
8. Alors Booz dit à Ruth : Ecoute, ma fille, : ne va point glaner dans un autre champ, et même ne sors point d'ici ; et ne bouge point d'ici d'auprès de mes jeunes filles.
9. Regarde le champ où l'on moissonnera, et va après elles ; n'ai-je pas défendu à mes garçons de te toucher ? et si tu as soif, va aux vaisseaux, et bois de ce que les garçons auront puisé.
10. Alors elle tomba le visage contre terre, et se prosterna, et lui dit : Comment ai-je trouvé grâce devant toi, que tu me connaisses, vu que je suis étrangère ?
11. Booz répondit, et lui dit : Tout ce que tu as fait à ta belle-mère, depuis que ton mari est mort, m'a été exactement rapporté ; [et] comment tu as laissé ton père, et ta mère, et le pays de ta naissance, et tu es venue vers un peuple que tu n'avais point connu auparavant.
12. L'Eternel récompense ton oeuvre, et que ton salaire soit entier de la part de l'Eternel le Dieu d'Israël, sous les ailes duquel tu t'es venue retirer.
13. Et elle dit : Monseigneur, je trouve grâce devant toi, car tu m'as consolée, et tu as parlé selon le coeur de ta servante ; et cependant je ne suis point autant que l'une de tes servantes.
14. Booz lui dit encore à l'heure du repas : Approche-toi d'ici, et mange du pain, et trempe ton morceau dans le vinaigre ; et elle s'assit à côté des moissonneurs, et il lui donna du grain rôti, et elle en mangea, et fut rassasiée, et serra le reste.
15. Puis elle se leva pour glaner ; et Booz commanda à ses garçons, en disant : Qu'elle glane même entre les javelles, et ne lui faites point de honte.
16. Et même vous lui laisserez, comme par mégarde, quelques poignées ; vous les lui laisserez, et elle les recueillera, et vous ne [l'en] censurerez point.

17. Elle glana donc au champ jusqu'au soir, et elle battit ce qu'elle avait recueilli, et il y eut environ un Epha d'orge.

18. Et elle l'emporta, et vint en la ville ; et sa belle-mère vit ce qu'elle avait glané. Elle tira aussi ce qu'elle avait serré de ce qu'elle avait eu de reste après qu'elle eut été rassasiée, et elle le lui donna.

19. Alors sa belle-mère lui dit : Où as-tu glané aujourd'hui, et où as-tu fait [ceci] ? Béni soit celui qui t'a reconnue. Et elle déclara à sa belle-mère chez qui elle avait fait cela, et dit : L'homme chez qui j'ai fait ceci aujourd'hui s'appelle Booz.

20. Et Nahomi dit à sa belle-fille : Béni soit-il de l'Eternel, puisqu'il a la même bonté pour les vivants [qu'il avait eue] pour les morts. Et Nahomi lui dit : Cet homme nous est proche parent, et il est un de ceux qui ont le droit de retrait lignager.

21. Et Ruth la Moabite dit : Et même il m'a dit : Ne bouge point d'avec les garçons qui m'appartiennent, jusqu'à ce qu'ils aient achevé toute la moisson qui m'appartient.

22. Et Nahomi dit à Ruth sa belle-fille : Ma fille, il est bon que tu sortes avec ses jeunes filles, et qu'on ne te rencontre point dans un autre champ.

23. Elle ne bougea donc point d'avec les jeunes filles de Booz, afin de glaner, jusqu'à ce que la moisson des orges et la moisson des froments fût achevée, puis elle se tint avec sa belle-mère.

3.

1. Et Nahomi sa belle-mère lui dit : Ma fille, ne te chercherai-je pas du repos, afin que tu sois heureuse ?

2. Maintenant donc Booz, avec les jeunes filles duquel tu as été, n'[est-il] pas de notre parenté ? Voici, il vanne cette nuit les orges qui ont été foulées dans l'aire.

3. C'est pourquoi lave-toi, et oins-toi, et mets sur toi tes [plus beaux] habits, et descends dans l'aire ; [mais] ne te fais point connaître à lui jusqu'à ce qu'il ait achevé de manger et de boire.

4. Puis quand il se couchera, sache le lieu où il couchera ; et entre, et découvre ses pieds, et te couche, et il te dira ce que tu auras à faire.

5. Et elle lui répondit : Je ferai tout ce que tu me dis.

6. Elle descendit donc à l'aire, et fit tout ce que sa belle-mère lui avait commandé.

7. Et Booz mangea et but, et étant devenu plus gai, il se vint coucher au bout d'un tas de javelles ; et elle vint tout doucement, et découvrit ses pieds, et se coucha.

8. Et sur le minuit cet homme s'épouvanta, et retira [ses pieds] ; car voici une femme [était] couchée à ses pieds.

9. Et il lui dit : Qui es-tu ? Et elle répondit : Je suis Ruth ta servante ; étends le pan de ta robe sur ta servante, car tu as droit de retrait lignager.

10. Et il dit : Ma fille, que l'Eternel te bénisse ; Cette dernière gratuité que tu témoignes, est plus grande que la première, de n'être point allée après les jeunes gens, pauvres ou riches.

11. Or maintenant, ma fille, ne crains point, je te ferai tout ce que tu me diras, car toute la porte de mon peuple sait que tu es une femme vertueuse.

12. Or maintenant il est très-vrai que j'ai droit de retrait lignager ; mais aussi il y en a un autre, plus proche que moi, qui a le droit de retrait lignager.

13. Passe [ici] cette nuit, et quand le matin sera venu, si [cet homme-là] veut user envers toi du droit de retrait lignager, à la bonne heure, qu'il en use ; mais s'il ne lui plaît pas d'user envers toi du droit de retrait lignager, j'en userai envers toi ; l'Eternel est vivant ; demeure ici couchée jusqu'au matin.

14. Elle demeura donc couchée à ses pieds jusqu'au matin, puis elle se leva avant qu'on se put reconnaître l'un l'autre ; car il dit : Qu'on ne sache point qu'aucune femme soit entrée dans l'aire.

15. Puis il dit : Donne-moi le linge qui est sur toi, et tiens-le [de ta main] ; et elle le tint, et il mesura six [mesures] d'orge, et les mit sur elle ; puis il rentra dans la ville.

16. Et elle vint vers sa belle-mère ; laquelle lui dit : Qui es-tu, ma fille ? et elle lui déclara tout ce qui s'était passé entre cet homme et elle.

17. Et elle dit : Il m'a donné ces six mesures d'orge ; car il m'a dit : Tu ne retourneras point à vide vers ta belle-mère.

18. Et [Nahomi] dit : Ma fille, demeure [ici] jusqu'à ce que tu saches comment l'affaire se terminera ; car cet homme-là ne se donnera point de repos qu'il n'ait achevé l'affaire aujourd'hui.

4.

1. Booz donc monta à la porte, et s'y assit. Et voici, celui qui avait le droit de retrait lignager, [et] duquel Booz avait parlé, passait ; et Booz [lui] dit : Toi un tel, détourne-toi, [et] assieds-toi ici. Et il se détourna, et s'assit.

2. Et [Booz] prit dix hommes d'entre les Anciens de la ville, et leur dit : Asseyez-vous ici ; et ils s'assirent.

3. Puis il dit à celui qui avait le droit de retrait lignager : Nahomi qui est retournée du pays de Moab, a vendu la portion du champ qui appartenait à notre frère Eli-mélec.

4. Et j'ai pensé qu'il fallait te le faire savoir, et te dire : Acquiérs-la en la présence de ceux qui sont ici assis, et en la présence des Anciens de mon peuple ; si tu la veux racheter par droit de retrait lignager, rachète-la ; mais si tu ne la veux pas racheter, déclare-le-moi, afin que je le sache : car il n'y en a point d'autre que toi qui la puisse racheter par droit de retrait lignager, et je suis après toi. Il répondit : Je la rachèterai par droit de retrait lignager.

5. Et Booz dit : Au jour que tu acquerras le champ de la main de Nahomi, tu l'acquerras aussi de Ruth la Moabite, femme au défunt, pour susciter le nom du défunt dans son héritage.

6. Et celui qui avait le droit de retrait lignager dit : Je ne saurais le racheter, de peur que je ne dissipe mon héritage ; toi, prends pour toi le droit de retrait lignager que j'y ai ; car je ne saurais le racheter.

7. Or c'était une ancienne coutume en Israël, qu'au cas de droit de retrait lignager et de subrogation, pour confirmer la chose l'homme déchaussait son soulier, et le donnait à son prochain, et c'était là un témoignage en Israël [qu'on céda son droit].

8. Quand donc celui qui avait le droit de retrait lignager eut dit à Booz : Acquiérs-le pour toi ; il déchaussa son soulier.

9. Et Booz dit aux Anciens et à tout le peuple : Vous êtes aujourd'hui témoins que j'ai acquis de la main de Nahomi, tout ce qui appartenait à Eli-mélec, et tout ce qui était à Kiljon, et à Mahlon.

10. Et que je me suis aussi acquis pour femme Ruth la Moabite, femme de Mahlon, pour susciter le nom du défunt dans son héritage, afin que le nom du défunt ne soit point retranché d'entre ses frères, et de la ville de son habitation ; vous en êtes témoins aujourd'hui.

11. Et tout le peuple qui était à la porte, et les Anciens dirent : Nous en sommes témoins. L'Eternel fasse que la femme qui entre dans ta maison, soit comme Rachel, et comme Léa, qui toutes deux ont édifié la maison d'Israël ; et porte-toi vertueusement en Ephrat, et rends ton nom célèbre dans Bethléhem ;

12. Et que de la postérité que l'Eternel te donnera de cette jeune femme, ta maison soit comme la maison de Phares, que Tamar enfanta à Juda !

13. Ainsi Booz prit Ruth, et elle lui fut pour femme ; et il vint vers elle ; et l'Eternel lui fit la grâce de concevoir, et elle enfanta un fils.

14. Et les femmes dirent à Nahomi : Béni soit l'Eternel qui n'a pas [voulu] te laisser manquer aujourd'hui d'un homme qui eût le droit de retrait lignager ; et que son nom soit réclamé en Israël.

15. Et qu'il te soit pour te faire revenir l'âme, et pour soutenir ta vieillesse ; car ta belle-fille, qui t'aime, a enfanté cet enfant, et elle te vaut mieux que sept fils.

16. Alors Nahomi prit l'enfant, et le mit dans son sein, et elle lui tenait lieu de nourrice.

17. Et les voisines lui donnèrent un nom, en disant : Un fils est né à Nahomi ; et l'appelèrent Obed. Ce fut le père d'Isaï, père de David.

18. Or ce sont ici les générations de Pharez. Pharez engendra Hetsron ;

19. Hetsron engendra Ram ; et Ram engendra Hamminadab .

20. Et Hamminadab engendra Nahasson ; et Nahasson engendra Salmon .

21. Et Salmon engendra Booz ; et Booz engendra Obed .

22. Et Obed engendra Isaï, et Isaï engendra David.

BOOZ ENDORMI (V. HUGO)

Booz s'était couché de fatigue accablé ;
Il avait tout le jour travaillé dans son aire ;
Puis avait fait son lit à sa place ordinaire ;
Booz dormait auprès des boisseaux pleins de blé.

Ce vieillard possédait des champs de blés et d'orge ;
Il était, quoique riche, à la justice enclin ;
Il n'avait pas de fange en l'eau de son moulin ;
Il n'avait pas d'enfer dans le feu de sa forge.

Sa barbe était d'argent comme un ruisseau d'avril.
Sa gerbe n'était point avare ni haineuse ;
Quand il voyait passer quelque pauvre glaneuse :
– Laissez tomber exprès des épis, disait-il.

Cet homme marchait pur loin des sentiers obliques,
Vêtu de probité candide et de lin blanc ;
Et, toujours du côté des pauvres ruisselant,
Ses sacs de grains semblaient des fontaines publiques.

Booz était bon maître et fidèle parent ;
Il était généreux, quoiqu'il fût économe ;
Les femmes regardaient Booz plus qu'un jeune homme,
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand.

Le vieillard, qui revient vers la source première,
Entre aux jours éternels et sort des jours changeants ;
Et l'on voit de la flamme aux yeux des jeunes gens,
Mais dans l'œil du vieillard on voit de la lumière.

*

Donc, Booz dans la nuit dormait parmi les siens.
Près des meules qu'on eût prises pour des décombres,
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres ;
Et ceci se passait dans des temps très anciens.

Les tribus d'Israël avaient pour chef un juge ;
La terre, où l'homme errait sous le tente, inquiet
Des empreintes de pieds de géants qu'il voyait,
Était encor mouillée et molle du déluge.

*

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,
Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée ;
Or, la porte du ciel s'étant entrebâillée
Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.

Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu ;
Une race y montait comme une longue chaîne ;
Un roi chantait en bas, en haut mourait un dieu.

Et Booz murmurait avec la voix de l'âme :
« Comment se pourrait-il que de moi ceci vînt ?
Le chiffre de mes ans a passé quatre-vingt,
Et je n'ai pas de fils, et je n'ai plus de femme.

« Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,
Ô Seigneur ! a quitté ma couche pour la vôtre ;
Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,
Elle à demi vivante et moi mort à demi.

« Une race naîtrait de moi ! Comment le croire ?
Comment se pourrait-il que j'eusse des enfants ?
Quand on est jeune, on a des matins triomphants ;
Le jour sort de la nuit comme d'une victoire ;

« Mais, vieux, on tremble ainsi qu'à l'hiver le bouleau ;
Je suis veuf, je suis seul, et sur moi le soir tombe,
Et je courbe, ô mon Dieu ! mon âme vers la tombe,
Comme un bœuf ayant soif penche son front vers l'eau. »

Ainsi parlait Booz dans le rêve et l'extase,

Tournant vers Dieu ses yeux par le sommeil noyés ;
Le cèdre ne sent pas une rose à sa base,
Et lui ne sentait pas une femme à ses pieds.

*

Pendant qu'il sommeillait, Ruth, une moabite,
S'était couchée aux pieds de Booz, le sein nu,
Espérant on ne sait quel rayon inconnu,
Quand viendrait du réveil la lumière subite.

Booz ne savait point qu'une femme était là,
Et Ruth ne savait point ce que Dieu voulait d'elle.
Un frais parfum sortait des touffes d'asphodèle ;
Les souffles de la nuit flottaient sur Galgala.

L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle ;
Les anges y volaient sans doute obscurément,
Car on voyait passer dans la nuit, par moment,
Quelque chose de bleu qui paraissait une aile.

La respiration de Booz qui dormait
Se mêlait au bruit sourd des ruisseaux sur la mousse.
On était dans le mois où la nature était douce,
Les collines ayant des lys sur leur sommet.

Ruth songeait et Booz dormait ; l'herbe était noire ;
Les grelots des troupeaux palpitaient vaguement ;
Une immense bonté tombait du firmament :
C'était l'heure tranquille où les lions vont boire.

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth ;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre ;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été,

Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

1^{er} mai 1859

GÉNÉRIQUE

Ruth éveillée

de Denis Guénoun

a été créée en décembre-janvier 2006-2007
aux théâtres de Privas (Ardèche) et de Carouge (Genève)

dans la distribution suivante :

Noémie : Anne Durand
Ruth : Nissa Kaschani
Booz : Ahmed Belbachir
Narrateur : Pierre Byland

Mise en scène : Hervé Loichemol
Décors et costumes : Jean-Claude Maret
Musique : Ammar

Coproduction Théâtre de Carouge – Atelier de Genève,
Macocco-Lardenois et compagnie,
FOR Compagnie Hervé Loichemol,
Théâtre de Privas.

Avec le soutien de la Région Rhône-Alpes, de l'Adami, et
l'Aide à la création du Ministère de la Culture.

TABLE

| | |
|--|-----------|
| PRÉFACE | 2 |
| FIGURES ET VOIX..... | 6 |
| 1. (L'UNE RENTRE, L'AUTRE PAS) | 7 |
| 2. (AU REPAS) | 14 |
| 3. (LA NUIT DANS LES BLES) | 21 |
| 4. (LE MARCHÉ AUX PORTES DE LA VILLE) | 28 |
| | |
| DOSSIER | 34 |
| LE LIVRE DE RUTH (TRAD. MARTIN) | 35 |
| <i>BOOZ ENDORMI</i> (V. HUGO) | 42 |
| GÉNÉRIQUE | 46 |
| | |
| TABLE | 47 |